





DE LA VIRILITÉ  
EN AMÉRIQUE

DE LA MÊME AUTRICE

*L'Amérique après Obama*, Paris, Autrement, 2012.

*L'Amérique face à ses fractures*, Paris, Tallandier, 2024.

AMY GREENE

DE LA VIRILITÉ  
EN AMÉRIQUE

TALLANDIER

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins  
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.  
La fouille de textes et de données est interdite  
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

© Éditions Tallandier, 2026  
7, cité Paradis – 75010 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-6958-9

*Pour Danièle Hervieu-Léger,  
qui m'a tant donné.*



*il y a dans mon cœur un oiseau bleu qui  
veut sortir  
mais je suis trop malin, je ne le laisse sortir  
que de temps en temps la nuit  
quand tout le monde dort.  
je lui dis, je sais que tu es là,  
alors ne sois pas  
triste.  
puis je le remets,  
mais il chante un peu  
là-dedans, je ne le laisse pas tout à fait  
mourir  
et on dort ensemble comme  
ça  
liés par notre  
pacte secret  
et c'est assez beau  
pour faire  
pleurer un homme, mais  
je ne pleure pas,  
et vous ?*

Charles Bukowski\*

---

\* Extrait du poème « The bluebird » paru initialement dans *The Last Night of the Earth Poems*, (New York, Ecco, 1992) et en français dans le recueil *Avec les damnés* (Paris, Grasset, 2000). Traduction revue par l'autrice.



## INTRODUCTION

Le 6 janvier 2021, peu avant 15 heures, un homme aux cornes de bison franchit l'enceinte du Capitole américain. Jacob Chansley a 32 ans ce jour-là et vient à Washington depuis Phoenix dans l'Arizona. Chansley est parti de son domicile la veille pour rejoindre la marche convoquée par Donald Trump dans le but d'empêcher la certification de la victoire présidentielle de Joe Biden. Devant les caméras, Chansley porte un casque en peau de bison surmonté de cornes et une fourrure de coyote en cape sur ses épaules. Son torse est nu et son visage est peint en rouge, blanc et bleu en larges bandes verticales. On perçoit trois tatouages massifs qui lui couvrent la poitrine : le marteau de Thor, l'Arbre-Monde et le *valknut* (« nœud des occis ») de la mythologie nordique. On l'appellera le « chaman du 6 janvier ». Il tient une lance de près de deux mètres au bout de laquelle pend un drapeau américain. Dans les couloirs marbrés du Capitole, au cœur du pouvoir politique américain, la foule autour de lui se déchaîne : « Empêche le vol ! », « Pends Mike Pence ! », « 1776 ! ». Les gaz lacrymogènes saturent l'air. Chansley s'avance

au milieu de la foule qui l'entoure et le photographie. Il devient immédiatement emblématique d'une tragédie inédite dans l'histoire des États-Unis, et son image fait rapidement le tour du monde.

À 14 h 52, Chansley atteint l'hémicycle du Sénat. Conformément à sa fonction, Mike Pence, vice-président des États-Unis, préside la séance de certification. Sur l'insistance du Secret Service, il est évacué une poignée de minutes avant l'arrivée des émeutiers. Chansley, au sommet de son triomphe et sa lance toujours à la main, grimpe à la tribune. Il s'assoit dans le fauteuil que Pence vient de quitter et pose ses pieds sur le bureau devant lui. Le « chaman » prend une feuille de papier posée là et écrit en majuscules : « *IT'S ONLY A MATTER OF TIME. JUSTICE IS COMING* » (« Ce n'est qu'une question de temps. La justice arrive »). Il lève le poing et récite une prière qu'il qualifie lui-même de chamanique. Il remercie les forces célestes d'avoir, dit-il, permis aux émeutiers de pénétrer dans l'enceinte. Quelques minutes plus tard, Chansley quitte la salle sans résistance après les insistantes demandes d'un officier de la police du Capitole. Il n'a tué personne. Mais dans la cosmologie que Chansley revendique, il a occupé symboliquement le saint des saints du régime qu'il était venu renverser. Le bilan de la journée est lourd avec cinq morts le jour même et dans les suites immédiates dont une manifestante abattue par la police, 140 agents des forces de l'ordre blessés et plusieurs millions de dollars de dégâts matériels. Des années plus tard, nous peinons encore à mettre les bons mots sur l'événement : était-ce une

## INTRODUCTION

émeute, une insurrection ou un coup d'État manqué ? Les questions attendent un arbitrage, mais l'image de l'homme demeure dans la mémoire collective.

Trois jours plus tard, la police appréhende Jacob Chansley chez lui, en Arizona. À la fin de l'été 2021, il plaide coupable d'obstruction d'une procédure officielle. Quelques mois plus tard, un juge fédéral le condamne à 41 mois de prison. Pendant son incarcération, le Congrès ouvre une commission d'enquête qui rend, en décembre 2022, un rapport de 845 pages qui tente de consigner de façon exhaustive et définitive l'histoire de l'assaut du Capitole. Malgré la gravité des faits, ce rapport – et plus largement le travail de la commission – n'a pas bouleversé la conscience politique américaine. Le 6-Janvier reste un événement commémoré par certains et déploré par d'autres. Plus de cinq ans après, aucune procédure constitutionnelle d'envergure n'a été engagée, aucune commission de vérité et réconciliation n'a été nommée, aucun bilan national n'a été établi, aucun consensus politique n'a émergé et aucune réflexion politique sérieuse n'a été menée pour en tirer les conséquences.

Quatre ans plus tard, le 20 janvier 2025, Donald Trump prête serment pour la seconde fois dans la rotonde de ce même Capitole. Derrière lui se tient son vice-président J. D. Vance et dans la tribune d'honneur sont assis Elon Musk de X, Mark Zuckerberg de Meta, Jeff Bezos d'Amazon, Sundar Pichai de Google, Tim Cook d'Apple et le futur ministre de la Santé, Robert Kennedy Jr. Bien que les images du 20 janvier 2025 et du 6 janvier 2021 soient aux antipodes l'une de l'autre,

les deux scènes sont unies par la virilité omniprésente qui s'y affiche. Cette virilité est revendiquée, théâtralisée et érigée en raison d'État. Dans les heures qui suivent son entrée en fonction, Trump signe par décret la grâce d'environ 1 500 individus poursuivis pour leur participation au 6-Janvier et commue les peines de 14 personnes reconnues coupables de conspiration séditeuse. Jacob Chansley figure parmi eux. L'homme aux cornes, le chaman, redevient un citoyen libre.

Des années plus tard, l'image de Chansley dans le fauteuil de Mike Pence reste frappante. Le costume qu'il portait, les cornes sur sa tête, la lance étaient autant de symboles d'un programme politique, d'un idéal viril et de l'envie de rompre avec la masculinité ordinaire. Chansley, ce jour-là, a incarné la manière dont la virilité offensive entendait l'emporter sur la masculinité déclinante. La langue française fait d'ailleurs la distinction entre les deux notions – masculinité et virilité – qui sont souvent confondues en anglais<sup>1</sup>. La masculinité désigne l'identité sociale correspondant au fait d'être un homme dans la société tandis que la virilité désigne un idéal normatif ; elle postule une vision politique et la mise en avant d'une hiérarchie des masculinités, en adoucissant certaines au détriment des autres. Concrètement, la masculinité se manifeste dans mille gestes quotidiens qui ne prêtent pas à jugement particulier : le papa qui prépare le petit déjeuner pour ses enfants, un homme âgé qui promène son chien, un ouvrier qui répare son toit, un adolescent qui apprend à conduire... La virilité, elle, se présente dans des scènes qui sont faites pour être

## INTRODUCTION

vues : un homme qui exhibe ses muscles sur Instagram, un candidat politique qui pose avec une arme devant un drapeau, un influenceur qui vante ses conquêtes sexuelles ou un émeutier qui occupe l'estrade sénatoriale de Mike Pence en tenue chamanique. La virilité exclut ou décline la masculinité gay, âgée, malade ou handicapée mais aussi la masculinité amicale et non compétitive. Toute forme masculine qui ne se conforme pas au programme viril dominant qu'elle promeut est écartée symboliquement et parfois matériellement. Tous les hommes ont un rapport au monde qui définit une masculinité, mais un projet politique transforme certaines masculinités en virilités.

La définition de la virilité varie dans l'histoire. L'idéal viril américain des années 1950 était une combinaison de cow-boy stoïque, soldat de la Seconde Guerre mondiale et père de famille honnête et laborieux, gagnant seul les revenus du foyer. Dans les années 1980, la virilité idéale valorisait davantage le cadre *corporate* en costume (type Wall Street), le mari et père coach de football et l'homme musclé et déterminé de la guerre froide. La nouvelle virilité – celle de notre époque – se défait de ces vieux archétypes. Elle privilégie l'entrepreneur autodidacte, l'homme audacieux et roublard qui s'affiche sur les réseaux ; elle met en avant une identité religieuse assumée, revendique la brutalité politique et manifeste sa nostalgie d'une hiérarchie de genre que les précédentes générations ont contestée. Chacun de ces styles virils semblait pleinement légitime en son temps, mais avec le recul, force est de constater que chacun

était une construction déterminée par les spécificités historiques et politiques de son époque. Ici, nous nous concentrerons sur les caractéristiques de la virilité américaine contemporaine, telle qu'elle a surgi dans ce premier quart du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle.

Le projet masculiniste américain, qui s'est consolidé depuis 2021, consiste à imposer une expression particulière de la virilité comme la seule masculinité légitime. Il s'est doté d'une armature intellectuelle dans les podcasts et les essais ; il a trouvé son ancrage religieux dans une partie du protestantisme évangélique et du catholicisme conservateur ; il a bénéficié de financements de la part de certains secteurs industriels dont la tech et, enfin, il a trouvé son assise électorale auprès de millions d'hommes jeunes et moins jeunes. Ce projet est au pouvoir avec Donald Trump.

Plusieurs questions traversent ce livre. Comment une virilité spectaculaire, ouvertement violente et archaïque dans son esthétique, est-elle devenue un programme politique majeur dans un pays aussi puissant et moderne que les États-Unis ? Par quelles voies cette virilité s'est-elle imposée à des millions d'hommes que rien, dans leurs trajectoires personnelles, ne destinait à y adhérer ? L'ouvrier blanc de Pennsylvanie, le livreur hispanique du Nevada, le fils d'immigrés indien-américains du New Jersey, le pasteur évangélique de l'Alabama et l'étudiant issu d'une famille républicaine du Connecticut : comment ces hommes d'horizons politiques, géographiques et économiques si différents ont-ils pu se retrouver chacun dans ce mouvement ? Enfin, que dit ce basculement

## INTRODUCTION

de la démocratie américaine, et quelles conséquences les démocraties européennes devraient-elles en tirer ? La virilité politique est un phénomène désormais planétaire. Elle gagne sans relâche du terrain aux États-Unis depuis des années, et elle trouve une audience partout dans le monde. Bien qu'il soit nécessaire de comprendre ce qui pourrait se produire en dehors de l'Amérique, la question est d'abord de savoir ce qui arrive aux États-Unis, par quels mécanismes et avec quels impacts civiques et citoyens. Ces questions sont devenues urgentes dans le « *land of the Free and the home of the Brave*\* ».

---

\* Vers final de l'hymne national américain, *The Star-Spangled Banner* (paroles de Francis Scott Key), qui se traduit par : « Le pays de la liberté et la patrie des braves. »



## CHAPITRE PREMIER

### Des hommes sans boussole

« Un homme peut tout endurer,  
sauf l'absence de sens. »

Viktor Frankl<sup>1</sup>

Un nouvel archétype d'homme est en train de se dessiner aux États-Unis, sans doute à son corps défendant. Bien loin d'illustrer l'histoire de conquête de la frontière (de toute frontière) ou le parcours glorieux du *self-made-man*, il est emblématique de l'image d'elle-même que l'Amérique produit aujourd'hui. Chaque destin individuel est singulier mais cette figure-là n'en est pas moins particulièrement exemplaire. Ce nouvel homme habite aux quatre coins du pays – dans une zone désindustrialisée engluée dans le récit de son déclasserement, dans une ruralité « lointaine » aux prises avec la nostalgie d'une homogénéité perdue et sa tentation du repli sur soi, ou dans une grande métropole

dense et multiculturelle. Où qu'il soit, il essaie de se construire par des parcours traditionnels – éducation, travail, famille, amis – mais la réussite est de moins en moins au rendez-vous. Il pense faire les choses bien. Il travaille, ou cherche du travail. Il vote toujours ou presque. Il élève ses enfants comme il peut, dans un contexte de précarisation installé depuis au moins vingt ans et dont il sait qu'il menace leur avenir. Il n'est ni extrémiste, ni totalement en colère – ou pas encore. Au fil des années, son rapport au monde a changé. Les codes d'une masculinité réussie, inculqués depuis l'enfance, ne semblent plus complètement pertinents. Il sent que les règles ont changé et que la société autour de lui est devenue, à bien des égards, incompréhensible.

On compte ce type d'homme par millions, partout dans le monde social états-unien. Il apparaît dans les sondages et enquêtes d'opinion, autant que dans les résultats électoraux. Il figure toujours plus fréquemment dans les statistiques sur le décrochage scolaire, sur l'isolement social voire sur le suicide. Mais sur la scène sociale, le plus souvent, il est invisible : à la fois parce qu'il lui manque les mots à mettre sur son malaise, et parce que la société a du mal à saisir ce dont il souffre. Cet homme est pourtant au cœur d'un phénomène très large que la société américaine parvient difficilement à nommer sans aussitôt le politiser, le caricaturer ou le nier. Or, le fait de chercher à bien nommer les choses ne sert pas à plaindre les hommes, ni à valider leurs griefs les plus réactionnaires. Sans pouvoir identifier le problème, celui-ci trouve d'autres moyens d'expression,

## DES HOMMES SANS BOUSSOLE

en ligne, dans la violence physique ou symbolique, et dans les urnes. La crise actuelle de la démocratie américaine témoigne du fait qu'en laissant ce problème sans réponse, non seulement on provoque ou aggrave des fractures sociétales, mais on favorise une recomposition de l'offre politique associée à une instrumentalisation de ce malaise à des fins multiples. Il y a donc là un enjeu politique majeur.

### LA DOMINATION MASCULINE RESTE INTACTE

En dépit du sentiment de perte ou de dégradation auquel des millions d'hommes américains font face, l'homme – entendu ici comme l'individu mâle – demeure la force structurellement dominante aux États-Unis. Bien que celui-ci se vive comme égaré, contesté et privé de sens, la catégorie sociale à laquelle il appartient continue de s'imposer au cœur et en haut des cercles de pouvoir. En 2026, les femmes représentaient un peu moins de 30 % des membres du Congrès américain, ce qui est pourtant un chiffre historiquement élevé. Les 70 % restants sont donc des hommes. Parmi les cinq cents plus grandes entreprises américaines classées par le magazine *Fortune*, seulement 11 % environ sont dirigées par une femme – chiffre record aussi<sup>2</sup>. Les écarts de salaire, malgré des décennies d'efforts législatifs pour inverser la tendance, demeurent tenaces : en 2024, le chiffre le plus récent fourni par le recensement national, pour un dollar gagné par un homme, une femme

américaine travaillant à plein temps toute l'année touchait en moyenne 81 cents.

Si les chiffres évoluent vers plus d'inclusivité, un écart persiste entre les sexes. Le capital, les tribunaux, les armées, la police, les hôpitaux, les grandes institutions académiques : dans la plupart des sphères de pouvoir, les hommes continuent d'occuper la grande majorité des positions les plus élevées. Objectivement, les hommes ne constituent pas un bloc en baisse effective de puissance, mais les individus n'en ressentent pas moins un sentiment subjectif de déclin. Tout en conservant l'essentiel de leur pouvoir structurel à l'échelle du groupe, de nombreux hommes vivent une mutation profonde dans leur rapport au sens de ce pouvoir – une perte nette de statut, qu'il soit social, économique ou politique. Ces deux choses peuvent en effet coexister : la position dominante des hommes et leur perception individuelle du déclassement.

Dans ce paradoxe au cœur de la masculinité, la problématique est complexe. Que se passe-t-il lorsqu'un groupe conserve la puissance, mais perd le récit qui la rendait lisible et légitime ? Que se passe-t-il lorsque des millions d'hommes ne savent plus quoi faire du pouvoir qu'ils détiennent ou le sentent en pleine érosion ? Lorsque ce pouvoir ne leur donne plus un sentiment de légitimité ou de dignité, un vide s'ouvre qui est immédiatement occupé par des discours, des idéologies et des figures de toute sorte qui offrent une explication et un coupable à leur malaise.

### UNE DOMINATION PROGRESSIVEMENT DÉTRICOTÉE

Pendant très longtemps, la masculinité aux États-Unis a reposé sur un récit relativement stable, intériorisé et partagé entre hommes au fil des générations. Bien que valable surtout pour les hommes blancs des classes populaire et moyenne, il a néanmoins structuré et dominé l'imaginaire masculin prévalent. Un homme travaillait, subvenait aux besoins de sa famille et la protégeait. Il incarnait une autorité naturelle à la maison, dans son entreprise et dans sa communauté. Fort et utile, il savait faire même si l'on n'attendait pas nécessairement qu'il s'exprime. Ce récit était par ailleurs historiquement lié à un ordre social profondément inégalitaire, qui générait des souffrances réelles, celles des femmes, mais aussi celles des hommes étouffés ou exclus par ces injonctions normalisantes. Ce narratif de la masculinité a d'ailleurs été contesté socialement, politiquement et économiquement, ce qui participe à la désorientation actuelle (sans en être la cause unique).

Lors de cette contestation, la déconstruction du récit traditionnel n'a pas été accompagnée d'une réflexion permettant de penser l'adaptation de la masculinité. Cela a suscité une confusion qui prend plusieurs formes et traverse les générations. À l'école, les garçons décrochent à un rythme inquiétant sans que l'on sache exactement pourquoi, ni comment répondre à cette situation. Dans le monde du travail, la désindustrialisation a vidé de

leur sens des métiers qui constituaient des piliers de l'identité masculine populaire. Dans la famille, le modèle du père qui subvient aux besoins de sa famille est de plus en plus inadapté à une société qui veut qu'il soit présent autrement que par sa contribution financière au foyer. Ceci s'accompagne de l'augmentation du poids économique des femmes qui travaillent et conquièrent leur indépendance. La dynamique est aussi à l'œuvre dans les espaces sociaux où les institutions qui fabriquaient autrefois des hommes conformes à ce modèle dont l'église, le syndicat, l'armée et les ligues de sport locales. Elles se sont érodées, perdant ainsi leur capacité à donner du sens collectif et à transmettre des codes.

Toutes ces mutations soulèvent de nouvelles questions pour la société américaine : qu'est-ce qu'un homme et à quoi cette identité donne-t-elle accès ? Qu'est-ce que cela signifie dans le regard des autres et sur soi-même ? Dans le même temps, d'autres questions surgissent dans les interrogations intimes des individus : Suis-je utile, et est-ce que je compte ? Quel homme suis-je censé être ? Qu'attend-on de moi ?

Ce phénomène dépasse les frontières américaines. On observe des dynamiques comparables en France, en Allemagne, en Italie et en Suède – des sociétés pourtant très différentes dans leur manière de penser et de vivre les rapports de genre. Des hommes qui ne sont ni pauvres ni marginaux éprouvent le sentiment de l'échappement du contrat social implicite qui définissait leur place et leur rapport au monde. Que ce soit dans les débats électoraux français, dans les

controverses italiennes ou suédoises autour du rôle des hommes dans la société ou dans la montée de discours politiques virilistes à travers toute l'Europe, la désorientation masculine est un fait politique global de notre époque et non pas une exception américaine.

Aux États-Unis, cette désorientation prend une acuité particulière pour des raisons historiques et culturelles. La masculinité américaine a été construite, depuis les origines du pays, sur un imaginaire de conquête, d'indépendance et de maîtrise de soi et d'autrui. La frontière, le *self-made-man*, le cow-boy, le soldat sont tous des mythes d'héroïsme qui ont façonné, de manière transversale aux époques et aux classes socio-économiques, l'idée de ce qu'un homme devait être. Ce récit est désormais en tension avec la réalité vécue par les hommes. Or, tout comme le rêve américain, le récit historique de la masculinité était avant tout une promesse. Si le rêve américain promettait la récompense du travail par l'ascension socio-économique, le grand récit des « vrais hommes » assurait que celui qui était fort et tenait son rôle était voué à occuper une place d'autorité dans ses différentes sphères de vie et communautés d'appartenance. Cette promesse n'a jamais été tenue de la même façon pour tous – les hommes noirs, latinos, immigrés ou homosexuels par exemple en ont toujours été partiellement exclus. Mais elle structurait, pour une large majorité d'hommes américains – et même pour ceux qui en étaient exclus – un horizon d'attente de ce que l'on devait leur rendre à proportion de leurs efforts.

## DE LA VIRILITÉ EN AMÉRIQUE

Cette attente-là est aujourd'hui déçue et crée de ce fait des frictions, voire des tensions importantes. Le sentiment de perdre, ou d'avoir perdu, est partagé par de nombreux hommes.

### DES TENSIONS FONDAMENTALES

Au cœur de l'expérience masculine américaine contemporaine se trouve la découverte que la détention du pouvoir ne suffit pas pour se sentir reconnu. Cette idée, en réalité profondément contre-intuitive pour une culture qui assimile la puissance au respect, est pourtant l'une des clés du malaise actuel. Exercer des responsabilités professionnelles ou posséder une maison n'empêche pas de se croire invisible et incompris dans ses sentiments et ses défis. La tension entre pouvoir et reconnaissance peut produire des malentendus aussi bien dans le débat public que dans les relations intimes. Par reconnaissance, il faut entendre non seulement le fait d'avoir du pouvoir mais aussi d'éprouver le sentiment d'utilité, de visibilité et de légitimité au regard des autres et du collectif. Rappeler aux hommes leur privilège structurant – factuellement justifié – ne suffit pas à répondre à une détresse qui est subjective et individuelle.

La honte joue, dans cette déstabilisation, un rôle important car elle cache une peur de ne pas être à la hauteur des attentes de l'autre. Un homme qui n'arrive pas à atteindre les différents marqueurs du logiciel

masculin traditionnel (l'assise financière, la respectabilité professionnelle et sociale, la puissance sexuelle, la vigueur physique, etc.) peut ressentir chaque défaillance comme un échec individuel honteux et non pas comme un effet de système. Or la honte, dans la culture masculine américaine, n'est pas permise. Au lieu de s'exprimer, elle peut se convertir en colère, en ressentiment et en rage – l'autre dérive possible étant la dépression, le burn out et les addictions. Cette conversion affective, lorsqu'elle rencontre des entrepreneurs politiques ou médiatiques habiles à l'instrumentaliser et à l'exploiter, produit des phénomènes observés de plus en plus souvent dans les résultats des élections, dans les sondages et dans l'espace numérique.

La désorientation masculine, faute d'être prise en charge collectivement, trouve des registres d'extériorisation permettant de transformer la confusion en certitude d'une injustice subie. Elle trouve des figures charismatiques qui lui offrent un récit simple donnant aux problèmes un visage, aux ennemis un nom et à la souffrance une promesse de revanche. Et elle trouve parfois une forme d'expression dans la violence, symbolique ou réelle. En politique, Donald Trump n'a pas créé cette dynamique mais il a compris intuitivement la puissance électorale d'une telle rupture. Son discours viriliste – priorité à la force, mépris affiché pour la faiblesse, promesse du retour de la domination des hommes (blancs *a fortiori*) – n'est pas une anomalie dans le paysage politique américain. Même si les contextes diffèrent, des tensions similaires entre la transformation

des mœurs et la désorientation des hommes existent dans plusieurs démocraties européennes. Elles se trouvent chez les partisans de Viktor Orbán en Hongrie, chez ceux de Nigel Farage en Grande-Bretagne, dans les discours de la droite postfasciste italienne ou encore chez certains représentants de l'extrême droite française : la masculinité comme projet politique est une réalité transatlantique.

Prendre ce malaise au sérieux ne signifie pas valider les dérives les plus toxiques ni faire l'apologie de comportements inadmissibles. Il s'agit d'une démarche pour comprendre les origines profondes de cette colère pour mieux explorer ce qu'elle révèle de nos sociétés. Entre la domination structurelle et l'expérience personnelle subjective, l'homme sans boussole n'est pas un mythe. Les hommes sous-performent à l'école par rapport aux filles, s'isolent plus souvent de leurs pairs, mettent fin à leurs jours plus souvent et votent en nombre croissant pour des candidats plaçant la restauration des codes et du prestige de la masculinité au cœur de leurs discours. Ce sont autant de signaux que des démocraties ne peuvent pas ignorer au risque de laisser se propager une véritable gangrène sociétale.

Nous voilà dans une période de transition entre un vieux récit masculin largement disqualifié mais encore structurant, et l'absence d'une proposition de substitution crédible. Dans ce creux séparant deux mondes se loge la problématique de la désorientation

## DES HOMMES SANS BOUSSOLE

masculine. L'ignorer, la criminaliser, la romantiser : aucune de ces options ne constitue une solution. Il faut comprendre la mécanique systémique – de ses racines à ses conséquences – dans l'espoir de voir émerger des réponses.

## NOTES

Note de l'introduction, p. 11

1. Jean-Jacques COURTINE (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 3 : *La Virilité en crise ? XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2011.

Notes du chapitre premier, p. 19

1. Paraphrase de la thèse centrale de Viktor Frankl dans *Man's Search for Meaning*, Londres, Rider, 2008. La première publication du livre date de 1946.

2. CENTER FOR AMERICAN WOMEN AND POLITICS (CAWP), Rutgers University, données sur les femmes au Congrès, 2026 ; *Fortune*, classement annuel Fortune 500, édition 2026 (55 femmes, soit 11 %, part la plus élevée en 72 ans) ; U.S. CENSUS BUREAU, *Income in the United States: 2024*, revenus médians des salariés à temps plein toute l'année.